

M.L. 3607/1

Chapman d'Arrel

cont

(1900)

I

Depuis vingt-quatre heures qu'ils étaient arrivés, il n'avait cessé de pleuvoir. C'était comme un fait exprès. Des nuages s'étaient accumulés du côté de l'ouest, tandis qu'à la nuit tombante ils s'apprêtaient à quitter les tranchées. Dans le ciel où ils voyageaient poussés par une brise nonchalante, ils avaient l'air de barques trop lourdes prêtes à chavirer.

Maintenant cela n'en finissait plus. Quelques soldats, la veste ouverte et les chaussures délacées, regardaient de la porte des écuries et des granges où ils dormaient, la pluie tomber du ciel morne, s'écraser sur les toitures, puis dévaler en cascades et grossir les flaques de la cour qui tout doucement se transformaient en marais. Ils contemplaient ce désastre en silence, la pipe aux dents, les mains au fond des poches, en hommes habitués aux inclemences du ciel. Ils ne parlaient point, demeurèrent là de longs instants comme fascinés par cette averse qui coupait l'air de lignes verticales, serrées, rapides et constantes et tissait devant eux le grillage d'une prison liquide.

Ces jours de pluie sont d'une longueur mortelle.

L'eau des rigoles contournant les granges parmi la paille pourrie et les déchets de cuisine jetés au hasard à quelques mètres du bâtiment apporte des odeurs fades.

S'ils sortent, les hommes traînent après leurs chaussures de la boue et des herbes collées qui salissent la paille de leurs couches. La plupart demeurent étendus sur le dos à suivre dans la fumée des pipes ou des cigarettes le déroulement de leurs rêves. Certaines fois ils se livrent à l'appel des sergents. Ils se querellent pour des corvées qu'ils redoutent par désœuvrement et n'obéissent qu'avec des répliques.

Mais il y a les repas pendant lesquels toute la grange est animée et bavarde. Le clairon sous l'averse sonne à la soupe avec une bonne humeur que l'ondée n'altère point. Les cuillères

s'agitent dans les gamelles et un grand bruit de mâchoires et de métal râclé remplit toute la chambre. "Ce n'est pas tout cela!" dit un homme en se mettant debout après avoir essuyé sa marmite à l'aide d'un vieux journal, "on ne va pas rester ici parce qu'il pleut. J'endosse ma capote et je sors. Tu viens, Michel?" Celui qui parle est un tout jeune homme debout au milieu de la grange. Il est grand, maigre, un peu frêle et haut sur jambes. Les traits du visage fortement accusés marquent un physionomie énergique singulièrement éveillée, qu'éclairent deux yeux noirs profonds, légèrement bistres comme s'ils avaient été soulignés d'un crayon rapide. Il s'appelle Emile et il a le parler trainard et chantant des Wallons du sud. Il appuie sur les mots et l'on dirait que ses pensées aussi sont un peu trainardes.

Le soldat auquel il s'adresse, assis sur un havre-sac, est en train d'étaler sur un croûton de pain une confiture acidulée, épaisse et toute rouge. Il accepte de sortir, mais tout d'abord il doit finir de manger. Il parle la bouche pleine, c'est un garçon joufflu ^{à la peau} et rose comme une fille. Ses yeux gris ont un regard sans beaucoup d'intelligence, mais très doux. Comme Emile il vient du sud, du pays où la Semois enveloppe de brouillards et de chansons les minuscules villages aux toits d'ardoises et les champs de tabac qui gravissent les rampes des côtes. Voici qu'il se lève et endosse sa capote. Emile est déjà sur le seuil de la grange. Ils ont enfoncé leur képi sur le front et la nuque, le tirant à la fois par la visière et par le fond. Les voici dehors. Ils sautent par-dessus les flaques d'eau avec gaucherie, empêtés dans leur capote. Ils ont des rires sonores chaque fois qu'un saut trop court les fait retomber, pieds joints, dans un mare, les éclaboussant d'eau. Ils sont bientôt ruisselants, trempés des pieds à la tête. Ils ne s'arrêtent pas. Ils avancent sans dire un mot. Ils n'ont qu'une pensée: atteindre au plus tôt le petit café du Gapaard qu'ils devi-

ment devant eux, sous les arbres, à côté du grand moulin sans vie qui reste debout pour indiquer le croisement des routes.

La nuit peu à peu s'est faite et les nuages de pluie se sont fermés sur la lumière du ciel.

Sur la route, les vitres éclairées de l'estaminet découpent des rectangles de pâle clarté. Les deux amis écoutent venir jusqu'à eux le bruit des voix et des chopes remuées. Ils se hâtent; puis ils pénètrent dans la salle brusquement ouverte, parmi la fumée des pipes et le rayonnement des lampes à pétrole. On ne prend pas garde à leur présence. Le café est rempli de carabiniers à passepoils jaune canari et qui portent un cor de chasse sur la casquette. Ils ont le dédain des lignards et les lignards haussent les épaules en parlant des carabiniers. Emile et Michel prennent place à une table à peu près libre autour de laquelle deux autres soldats de la ligne sont assis. Marguerite, la fille de la maison, vient à eux pour savoir "ce qu'ils vont prendre comme elle dit".

Tandis qu'elle tourne le dos à la lampe, ses cheveux blonds se nimbent de lumière. Son visage sur lequel l'ombre a coulé s'enveloppe de douceur. Elle est pâle, un peu, mais ses lèvres ont la couleur des cerises mûrissantes. Des yeux tranquilles et tout bleus qui parfois s'allument d'une clarté très jeune, prêtent à sa figure un charme indéfinissable mêlé de tendresse et de puerilité.

Alerte
~~Alerte~~, au milieu de tous ces grands garçons bruyants qui lui barrent le passage, Marguerite se glisse et se faufile. Elle bavarde et découvre en riant de petites dents pointues.

Dans les premiers moments, il y en a qui se risquaient à lui pincer la taille. Marguerite les a soumis. Au fond, tous ces soldats sont des gens paisibles. Aujourd'hui, entre elle et eux, une bonne camaraderie s'est formée. Elle les appelle par leur petit nom. Ils sont heureux de la voir aller et venir dans le café, pas trop grande, avec sa jupe noire et son corsage mauve, ~~quand elle~~ entrouvert sur une gorge menue. Quand elle se penche vers Emile, le jeune homme, à respirer son parfum croit sentir la lavande et toutes les herbes aromatiques que sa mère jetait autrefois dans les bahuts à linge.

Michel propose une partie de cartes. Emile reste à rêver, suivant du regard la jeune fille qui, maintenant derrière le comptoir verse dans les chopes une bière blonde et fleurie. Pour contenter son ami, Emile consent à jouer.

Les voici maintenant groupés à quatre autour de la table sur laquelle une lampe à pétrole laisse tomber sa lumière. Au dehors la pluie continue à tomber. Chaque fois que la porte s'ouvre, la clarté brusquement étalée sur le pavé de la route illumine les miroirs filets d'eau jaillissant des gouttières. Les heures s'écoulaient ainsi monotones et ennuyées. Emile n'a pas la tête au jeu. Il touche à peine à la bière que Marguerite lui a servie. Il songe qu'il sera bien heureux, celui qui prendra sur les lèvres de cet enfant le premier baiser. Puis il chasse la vision charmante qui danse déjà dans sa pensée.

✕ A quoi bon? Les soldats, on ne les aime point. Ils passent. On les oublie. Rien de durable ne s'attache à leur sort.

Marguerite, avec ses cheveux blonds et son corsage mauve circule entre les groupes. Elle tient à la main une cruche de grès qui renferme la bière fraîchement tirée. Emile s'attache à la suivre des yeux. Michel lui en veut de si mal jouer ce soir. Alors, comme quelqu'un qu'on a pris en défaut, Emile incline la tête et fait semblant de regarder ses cartes.

Le café peu à peu s'est vidé. Il reste au comptoir quelques hommes qui lampent coup sur coup des chopes remplies jusqu'au bord. Marguerite s'est approchée des joueurs. Il sera temps bientôt de finir. Avec les gendarmes qui battent les routes, on ne sait jamais..... Elle se trouve à côté d'Emile. Elle s'arrête à regarder ce dernier jeu. Il ne lui déplaît pas d'être là auprès de ce grand garçon nerveux dont les yeux sont si noirs. Marguerite ne connaît point l'amour. L'année précédente elle portait encore des jupes courtes et ses tresses flottaient sur son épaule.

Lorsque sa cousine Clara la visitait le dimanche, ensemble elles sautaient à la corde et même, en cachette car elles étaient trop grandes filles pour ce jeu là, elles habillaient des poupées. C'est une petite âme très simple. Elle aime les gens et les choses, naïvement, comme on aime au seuil de la vie, quand les

gens et les choses ne vous ont pas encore fait de mal. Elle comprend que les garçons sont des écerveles qui pincent et taquent les jeunes filles comme elle et qu'il faut y prendre garde. Il y a aussi beaucoup d'autres raisons, mais qu'elle ne se définit pas et qui naissent en elle à mesure qu'elle devient femme et que la vie lui apparaît plus grave et plus soucieuse. Un soldat parfois lui a dit une parole qu'elle a comprise à peine; mais elle commence à soupçonner bien des mystères dont l'existence est peuplée et qui tentent son jeune esprit avide de savoir.

Emile ne lui fait pas peur. Il a des manières polies et douces. Il lui dit: "Bonjour Mademoiselle Marguerite!" et pour la saluer il porte la main à son képi comme on fait pour les officiers. Marguerite a remarqué qu'aucun fétu de paille ne s'accrochait jamais à la capote du soldat et qu'il avait toujours aux pieds des bottines cirées et qu'il ne salivait pas sur le plancher en fumant sa pipe d'argile brune. Elle le regarde jouer. Elle fait des vœux pour qu'il gagne la partie. *du fond, elle ne sait pas bien pourquoi Emile doit gagner la partie.* Il est un cœur naïf qui obéit à ses impulsions. Emile perd et elle en a du dépit. On lui a dit pourtant qu'elle portait bonheur! Mais aussi, est-ce qu'on rêve d'un pareil étourneau? Où donc avait-il la tête? Tandis qu'elle plaisante en remplissant les verres, Emile songe à nouveau qu'il serait doux d'être aimé de cette fille dont la jupe plissée et le corsage fraîchement repassé fleuraient bon toutes les herbes des champs.

Maintenant, il n'y a plus dans l'estaminet que les joueurs de cartes. On entend mieux la pluie frapper sur les vitres. Emile a comme une idée d'offrir un verre à la jeune fille. Ne l'a-t-elle pas assez plaisanté tout-à-l'heure? et ne lui doit-elle pas ce mince plaisir? Il tremble à la pensée qu'elle pourrait dire non et s'enfuir dans un trou-frou de sa jupe. "Mademoiselle Marguerite?" Il rougit et n'ose en dire plus long tout d'abord. La jeune fille s'amuse de son embarras comme une pensionnaire espiègle. Elle est trop simple pour s'imaginer qu'il y a dans le trouble du soldat une passion naissante et pleine d'humilité. Elle le taquine.

Elle l'interroge et il finit par répondre qu'il voudrait lui offrir un verre "de quelque chose de doux". Mais Marguerite ne boit jamais avec les hommes. Elle dit: "une autre fois" et que cela gâterait son souper. Elle ne comprend pas pourquoi il hésitait à demander cette chose si naturelle. Elle se défie. Elle recommence à prier. Ses yeux noirs fixés sur elle la regardent avec une douce supplication. Non, vraiment ce garçon ne lui déplaît pas. Cette idée lui passe par la tête tandis qu'elle l'entend solliciter avec une voix chantante. Puis vraiment elle l'a taquiné tout à l'heure avec trop d'insistance! Elle répond: "oui". Mais elle soupçonne davantage le jeune homme quand elle voit que sa réponse allume sur son visage une flamme de gaieté.

Marguerite est debout, le dos à la lumière. Elle lève dans sa main gauche un petit verre d'anisette blonde. Elle sourit et l'on voit toutes ses dents blanches luire à la fois. Elle dit: "Santé!" et porte le verre à ses lèvres tandis que ses yeux pleins de malice et de jeunesse regardent au fond des prunelles du jeune homme.

.....

Emile et Michel sont étendus côte à côte sur la paille. Roulés dans leur couverture, la tête sur le havresac, ils causent à voix basse. Toutes les lumières de la grange sont éteintes. La pluie a presque cessé, mais le vent souffle à travers les cloisons disjointes. Les gouttières en se vidant font toujours leur glou glou sonore. Emile songe que peut-être il a été trop hardi ce soir. A quoi tout cela va-t-il l'avancer? Non, décidément, il ne doit plus retourner là-bas. Pourtant il lui pèse d'en décider ainsi. Peu à peu ses pensées s'engourdissent et s'endorment. Ses paupières se sont closes. Il voit danser devant lui des douzaines de petites Marguerites, levant dans la clarté un verre d'anisette blonde.--

II

Emile ne distingue pas que reculer devant l'amour c'est avoir peur de la vie. Il essaye de se mentir à lui-même, il croit qu'elle ne pourra jamais l'aimer. Le courage lui manque. Il redoute d'être l'initiateur de tous les chagrins que l'existence porte en elle et que l'amour est habile à cacher. Il entend chanter dans son souvenir un rire d'enfant, sonore et pur.

Et cependant! Le voici seul. La guerre a mis entre lui et les siens une ligne sanglante de baïonnettes. La solitude et la douleur le aiment et l'aigriessent. Oh! comme il voudrait, un soir où les vents ^{au} auraient fait silence dorair la tête dans le giron de la jeune fille, dorair d'un bon sommeil lassé. Emile se souvient qu'il y a bien du temps, il s'endormait ainsi, près de sa grand' mère..... Puis la grosse voix du canon trouble l'harmonie de son rêve et il songe que la mort est aujourd'hui sa compagne et qu'aimer Marguerite c'est peut-être, demain, jeter à la vie cette proie facile, sans ari qu la garde puisque son existence à lui n'est pas sûre, mais pas du tout sûre.....

Des raisons contraires se querellent ainsi dans sa pensée et il ne peut se résoudre à la décision. Est-ce que l'homme n'est pas chaque jour à la veille de mourir?

Faut-il qu'il renonce à cause de cette guerre qui l'épargne étonnamment depuis vingt mois, qu'il renonce à l'un des rêves les plus purs dont sa vie ait été visitée?

Marchant à côté de Michel, il raisonne ainsi dans la simplicité de son cœur. Le rire de Marguerite qui lui arrive jusqu'à la route, à présent que la porte demeure ouverte sur le printemps qui vient, dissipe le chagrin de sa rêverie. Un peu de sang lui monte aux pommettes. S'il allait la trouver, ce soir buvant l'anisette blonde avec d'autres soldats! Marguerite est derrière le comptoir, comme d'habitude et rien n'est changé de ses manières.

Il dit: "Bonsoir, Mademoiselle Marguerite" et la jeune fille sourit en découvrant ses petites dents serrées.

Depuis plusieurs semaines il en est ainsi chaque soir lorsqu'Emile est au cantonnement. Ils n'ont plus parlé que de choses indifférentes et encore, à de rares instants. Ils ont un peu peur l'un de l'autre, et peut-être n'ont-ils peur que d'eux-mêmes, d'un rêve qu'ils caressent et qu'ils n'osent se dire, crainte de le voir s'évanouir comme ces bruyères d'avril qui flottent au matin sur les campagnes et qu'on dissipe au passage. La jeune fille met une certaine pudeur à cacher une affection naissante dont elle ne saisit qu'une chose, qu'elle s'adresse à un garçon et que ce doit être mal.

Cependant, elle ne se défend pas d'être triste lorsque son grand ami n'est pas là. Alors les jours lui paraissent n'avoir pas de fin et un peu de fièvre lui fait battre les tempes. Quand Emile est auprès d'elle, assis dans la clarté de la lampe et qu'il mêle et qu'il ~~donne~~ les cartes elle sent que son regard se pose sur elle comme une caresse. Alors un peu de vanité s'ajoute à son amour. Plusieurs fois, tandis qu'ils échangeaient des phrases toutes simples, il lui avait semblé qu'Emile avait des choses à lui dire. Pourquoi ne parlait-il pas? Les jours se passaient ainsi.

.....

Dans la lumière d'avril, un à un les arbres se vêtirent de feuillage. Les routes se séchèrent et le soleil recommença l'ascension du ciel.

Emile avait épié l'heure où Marguerite ramenait ses vaches et ses boeufs à l'étable. Depuis l'aube ils paissaient dans une prairie bordée d'aubépines, tout à côté du moulin qui battait l'air de ses bras tendus.

En voyant son amoureux, la jeune fille commença de rougir et devint grave tout-à-coup. Emile expliqua péniblement qu'il passait par là et que l'ayant vue entrer dans la prairie il avait voulu lui dire un bonjour. Elle devina qu'il mentait à la pâleur de son visage.

Wm
Brent

Wm
Brent

Wm
Brent

Wm
Brent

1915

Louis BOUMAL.
=====

CHANSON D'AVRIL.

~~~~~

"Toi, devant le soleil soucieux qui se couche,  
Songe à tous les soleils qui ne renaîtront pas.

.....  
Loin des vents querelleurs et de la mer qui tonne,  
Remporte en gravissant d'un pas triste et cassé  
Des chemins sans échos au bâton qui tâtonne,  
Le silence d'un cœur où l'amour a passé"

Charles Guérin.

(Le semeur de cendres)

~~~~~

Très haut, dans le ciel bleu, un aéroplane tournait. La brume du soir commençait à ramper parmi les herbes frileuses. Marguerite dit: "C'est mal. Si on nous voyait ensemble on parlerait de moi comme de Rachel, la meunière, qui se promène avec des garçons". Il la supplia de rester. Qu'y avait-il de mal à cette entrevue? Ils s'assirent le dos à la haie de clôture où bourgeonnaient les aubépines. La jeune fille avait les pieds nus dans des sabots et sa jupe un peu courte découvrait sa cheville grêle. Emile était heureux d'être là. Il lui suffisait qu'elle fut assise près de lui. Le soleil au déclin les enveloppait de lumière. Au bout d'un chemin tout droit qui courait dans les prés, le village s'effaçait parmi la confusion de l'ombre et du ciel. Ils se turent. Le jeune homme aspirait l'air du soir qui portait la fraîcheur en lui. Il regardait ces arbres qui verdissaient et qui fleurissaient, les petits jardins alignés le long de la route, où commençaient à pousser les jeunes salades, et le café du Capaard que coiffait la fumée légère et droite issue de la cheminée.

← Alors le moulin cessa de tourner.

← Emile raconte comment chez lui, bien loin, au bord d'une rivière pas plus profonde que deux doigts, les arbres ne verdissaient pas encore. Il fallait attendre, un mois peut-être. Les bouleaux tout droits au sommet des collines étaient les premiers à s'habiller de feuilles et jusqu'en automne ils ne cessaient plus de s'agiter dans la lumière et sur le ciel avec un frisselis chantant de tout leur feuillage. Les chênes étaient les plus lents à verdoyer. Il expliquait aussi que par endroits les forêts étaient si profondes et si denses qu'on n'osait y pénétrer, de crainte de perdre sa route. Quand les avoines qu'on cultivait par places, sur les rares plateaux de ces collines boisées avaient grandi, souvent le sanglier qui est un gros animal méchant avec des dents pointues et un pelage gris, les arrachait du sol, les piétinait et les mâchait. Alors, on se mettait à l'affût des nuits entières, aussi longtemps que luisait la lune.

Emile en évoquant ces paysages d'Ardennes où il est né, où il a vécu si longtemps dans le bonheur et l'enchantement de sa jeunesse, s'anime peu à peu. La jeune fille attentive s'étonne de voir en ses yeux si calmes passer des clartés rapides. "Si vous saviez, Marguerite" ! Alors il dit comment au fond des ravins courent des ruisseaux si clairs qu'on dirait qu'ils ont une âme d'enfant, comment, le soir au-dessus des eaux dansent des brumes violettes qui s'accrochent aux saules de la rive et s'étalent parmi les tabacs aux larges feuilles grimant à l'assaut des collines. Il parle des lilas sauvages qui font des taches mauves sur les feuilles de chêne et qui parfument l'air des bois ; et aussi des myrtilles noires qui luisent dans l'herbe et qui sont poudrées de blanc et des framboises parfumées qui accrochent un peu partout leurs baies granuleuses d'un rouge si tendre qu'on dirait du velours grenat couleur robe d'évêque

Marguerite croit écouter un conte et dans sa pensée elle voit un pays de féerie où les lilas caressent les fillettes au passage et où il suffit de tendre les bras pour cueillir des grappes de fruits parfumés.

Alors d'une voix qui se fait grave et dolente, tandis que le soir descend, enveloppant ses paroles d'une sonorité tranquille, Emile raconte sa peine quotidienne depuis le jour où il est parti. On dirait que toute sa douleur d'homme frémit et se condense en ce discours où il évoque les batailles passées et les travaux de nuit et les marches interminables où les courroies des sacs pénètrent la chair des épaules. Voici tantôt deux années qu'il en est ainsi. Est-ce que les jours, est-ce que les nuits ne lui sont pas également douloureuses ? Il couche parmi la paille des granges, quelquefois pêle-mêle avec le bétail. Marguerite songe à sa chambre toute claire où le soleil pénètre avec l'^{aurore} et où elle demeure de longs instants à le regarder de son lit jouer parmi les arabesques de la tapisserie. Ce grand garçon qui se plaint à côté d'elle avec tant d'amertume, c'est vrai qu'il a bien souffert et qu'il est bien mal dans ce pays inconnu. Elle revit avec lui et à mesure qu'il

Elle raconte tous les incidents de sa vie de soldat. Une grande pitié l'envahit car la maternité déjà est au coeur de la fillette. Elle voudrait arrêter ce flot de paroles amères qui s'échappe à présent et qui semble ne pas devoir cesser, issu d'une source de douleur intarissable. Ce chagrin d'homme qu'elle entend pour la première fois et qui lui révèle quelque chose de la vie austère et rude qu'elle ne connaissait pas, voilà qu'il passe en elle et qu'il grandit jusqu'à l'acuité. Elle en est comme arfolée. Elle parle avec fièvre. A quoi bon dissimuler davantage? Est-ce que tout le ~~tré-~~^b salement de son corps ne dit pas déjà combien lui est cher ce grand soldat chagrin? Surtout qu'il ne pleure pas! Elle ne veut plus lui entendre dire qu'il est seul au monde et que personne ne songe à lui.

Maintenant les voici plus près l'un de l'autre. Ils se sont tus. Emile a pris le bras de Marguerite. Elle n'a pas résisté. Elle ne sait plus. Ses pensées sont comme ivres et elles dansent dans sa cervelle. Elle attend. Elle s'aperçoit que la brume est devenue plus épaisse et plus ~~immense~~ froide. La ligne des arbres à l'autre côté de la prairie lui paraît comme reculée très loin, tout à coup. Doucement Emile incline vers lui la tête de la ~~fillette~~ jeune fille. Elle tremble un peu. Deux lèvres longuement se posent sur les siennes. Elle ne détourne pas le visage. Une tendresse immense la traverse d'un frisson rapide. Elle ~~défaille~~^{et toute rouge} à présent sa tête roule sur l'épaule de l'ami. Elle entend une voix lui dire, si bas qu'on la distingue à peine du vent nocturne: "Marguerite, petite Marguerite".....



Emile se réveille en sursaut. Le vent secoue les vitres de la salle où il couche. Au dehors on entend les arbres se ployer et se plaindre. Arrivés la veille au soir, les hommes se sont couchés pêle-mêle, roulés dans leur couverture et leur capote, parmi la paille.

La lanterne n'a pas cessé de brûler, seulement on en a baissé la mèche par économie. Ceux qui dorment en dessous d'elle ont le visage marqué de taches de lumière. Il flotte dans cette salle d'école où on les a parqués une persistante odeur d'enfermé, de paille pourrie et de sueur humaine.

Les murs sont couverts d'inscriptions: "Stevens, Corps des Transports II D.A. - Slays du 1^o Carabiniers... Bastin, 5^o de ligne..." Sur une étagère dans un coin, un buste du roi et un Sacré-Coeur qui tend les bras à ceux qui dorment. Il y en a qui ont dessiné sur le tableau noir le rêve de leurs veilles oisives. Les femmes qu'ils ont forçées ainsi sont bien telles que les conçoivent leurs appétits gourmands: larges de hanches et les seins lourds, offerts à la caresse des mains.

Emile regarde devant lui le point rouge que fait la lampe. Il ne saisit pas bien tout d'abord. Sa pensée est comme alourdie de sommeil. Puis il se souvient.

La compagnie a marché tout l'après-midi pour arriver le soir à ce petit village à peu près désert où éclatent parfois les obus ennemis.

Devant lui, dans la muraille, une fenêtre découpe un pan du ciel noir. Le vent continue de se lamenter au dehors. Une porte mal fermée claque dans un vestibule. On entend siffler les branches des arbres. La respiration des hommes anise faiblement le silence de la classe. Emile croit veiller des morts. Peu à peu cette impression l'accable. Il s'agite sur sa couche. Une angoisse inconnue l'envahit. La lumière de la lampe est trop forte pour ses yeux lourds de sommeil. Il voudrait se lever, sortir, courir dans le grand vent du soir qui rafraîchirait son front, respirer cette nuit

d'orage et de vacarme.

Il lui semble que les muscles de son corps n'obéissent pas à sa volonté. Il demeure les yeux fixés sur le noir de la fenêtre, sur ce noir qui forme dans sa pensée un écran lugubre devant lequel défile le troupeau nombreux de ses rêves. Comme elle passe devant lui, il sourit à la douce image de Marguerite. Il se revoit tandis qu'il glisse au doigt de la jeune fille une bague en aluminium marquée à son nom: "Baile Hansquine de Poupehan".

Elle l'avait enlevée tout de suite et renfermée dans un porte-monnaie de cuir noir. Puis elle lui avait envoyé un baiser du bout des doigts

← Baile songe que tout à l'heure, bientôt sans doute car la nuit doit être avancée, il lui faudra se lever, prendre le fusil et la pelle, s'enfoncer dans tout ce noir qui lui fait mal à l'âme, marcher longtemps en trébuchant sur les pierres de la route, aidé d'un bâton comme les infirmes.... puis travailler des heures, des heures qui n'en finissent pas, à couper des gazons, remplir des sacs de terre, creuser le sol pour y marquer les fondements d'une tranchée nouvelle. C'est la première fois qu'une pareille angoisse l'étreint. Il essaye de dormir, mais le sommeil l'a fui. Il s'agite avec fièvre. Un peu de sueur mouille son front et toujours, toujours devant ses yeux le point rouge de la lampe et le noir de la nuit que la fenêtre découpe. Il relève jusqu'à son front la couverture qui l'enveloppe. Il retrouve ainsi pour quelques instants l'illusion du sommeil. Puis il étouffe. Il sort la tête et respire bruyamment. Des visions tragiques l'obsèdent alors, images des batailles livrées et des champs écarlates où sont couchés ses camarades dans l'attitude du sommeil. Elles s'accrochent à lui comme des chiennes affamées et hurlantes. Il ne peut rompre le cercle obstiné dont elles l'entourent, et il ferme les yeux et il se cache sous la couverture. Maintenant l'hallucination le tient tout à fait et ce que tout à l'heure il voyait seulement dans le noir de la fenêtre, il le trouve à présent répété par son imagination fiévreuse. Il ne se débat plus.

Immuable, les yeux figés, il est la proie des visions mauvaises. Devant lui dansent, et se mêlent, et se confondent les fantômes glacés de la nuit.

Brunquement la porte de la classe est ouverte. Un sergent est là tout armé. Il crie: "Debout, les hommes". Un froissement de paille remuée, des bras qui s'étirent, des voix pâteuses qui geignent toute la chambrée est sur pied.

Et tandis que le sergent, sous la lampe, lisant dans un calepin rouge fait l'appel de ceux qui dormaient là, Emile arraché de son rêve se passe les mains sur le front et demeure hébété, comme un homme qui aurait été ivre.

.....

Un quart d'heure après la colonne est en marche. Le vent frappe avec violence les capotes trop longues. A voir tous ces hommes s'en aller tête basse, le pas alourdi, on croirait qu'ils poursuivent encore de beaux rêves que l'éveil n'a pas dissipés. Ils ne fument point et cette privation leur est pénible. Quelques-uns plus hardis ont allumé leur cigarette avant le départ et ils la tiennent dans leur poing fermé et parfois ils la portent à leurs lèvres. Leur marche s'enveloppe ainsi de mystère et de silence.

Peu à peu, l'aube commence à blanchir l'horizon du côté des tranchées. Les arbres sont sortis de l'ombre. Ils ont de la brume encore accrochée dans leur branches. Aucun bruit sinon la voix houleuse des vents et parfois, dans l'air sonore, le cliquement sec d'un fusil. Une fusée monte au ciel et s'allume. La clarté qu'elle projette lui fait une auréole très pâle et mêlée au jour. Une seconde, elle paraît un point fixe au-dessus des lignes et puis le vent la porte et elle descend jusqu'au sol en fumant comme une torche. Emile la regarde s'éteindre dans l'incertaine aurore. Ses pensées ont gardé l'engourdissement du sommeil. Le chemin qu'il suit à sa place dans la file indienne que fait la colonne, traverse des marais où bruit parmi les plantes aquatiques une vie étrange et tapageuse. Le soleil oblique allume les eaux noires d'une clarté

déjà chaude. Emile aime à marcher dans cette jeune lumière. Lorsque il ferme les yeux il lui semble qu'une invisible caresse l'enveloppe et s'attache à lui: Des poules d'eau qu'il réveille au passage s'en vont battant des ailes et le cou tendu parmi les eaux dont elles s'éclaboussent. Elles ont un cri plaintif qui déchire la paix du matin, cette paix lourde, mêlée de fatigue nocturne et de fraîcheur printanière à l'heure où rentrent dans les abris les guetteurs de tranchées, et ceux qui veillèrent, la nuit durant, tapis dans les avant-postes.

La compagnie a formé les faisceaux parmi le feuillage d'une haie. Les tranchées sont à quelques mètres de là. Elles barrent une route pavée où les herbes folles ont poussé. Quand les hommes se sont dépouillés de leurs armes ils se rangent auprès du gradé qui leur dispense le travail. Ils bêchent sans arrêt la terre molle encore de l'humidité nocturne et parfois, la tête levée au-dessus des herbes et des buissons qui les cachent, ils regardent se profiler, au loin, la ligne blanche des retranchements ennemis. Cette présence les gêne. Ils savent que tout mouvement est observé là-bas et que des yeux invisibles les guettent et les cherchent parmi le paysage.

Une balle quelquefois siffle au-dessus d'eux. Ce n'est rien. Un fusil pointé qu'ils connaissent et dont ils indiquent la place. Ils travaillent sans arrêt, craignant la plaine nue et la proximité de l'ennemi, redoutant surtout la minute où, bien loin, par dessus la ligne rousse des arbres, s'élèvera jaune et difforme, le ballon captif des Prussiens. Leur crainte est faite d'impressions mêlées et déraisonnables. Ils ne les discutent pas. Ils les affirment. Autour d'eux palpitent les ailes invisibles de la Mort.

Tout-à-coup un schrapnel éclate, puis un deuxième; pas bien loin. Des branchettes coupées voltigent dans l'air. En un clin d'oeil les travailleurs ont disparu dans les fossés, derrière les arbres, dans un boyau tout proche.

On dirait des enfants en maraude qu'on a brusquement surpris. Accroupis, ils profitent de ce moment pour rouler une cigarette et fumer à l'aise dans une béatitude paresseuse où ils se moquent du danger couru.

L'ennemi n'insiste pas. Le silence pèse à nouveau sur la campagne et le fusil pointé continue de battre en vain la tranchée et la route. Les hommes toutefois n'ont rien perdu de leur inquiétude. Ce tir brusquement cessé les inquiète. On dirait d'un repérage là-bas, sans doute, les artilleurs à leurs pièces attendent la minute où ils seront groupés de nouveau parmi les Herbes. Méchamment ils leur enverront des salves et ils ne pourront s'égrener dans la plaine comme des oiseaux. Ils se plaignent tout haut de ce qu'ils ont à travailler le jour dans un endroit si découvert.

Mais peu à peu, et l'un suivant l'autre, dans le calme revenu ils s'enhardissent et se remettent à bêcher la terre.

Après tout, qui sait? Les canonniers peut-être ont quitté les pièces. L'observateur aura des distractions.... Ils supputent ainsi les chances qu'ils ont de travailler à l'aise et s'encouragent par de vaines paroles. Haile ne les entend pas. Sa pensée est absente. Un visage lui s'incline sur sa rêverie. Lorsqu'il s'en arrache il travaille avec fièvre, étonné de se retrouver là parmi les tranchées et ce paysage de mort. Une heure s'écoule ainsi. Décidément leurs craintes étaient vaines. Ils n'ont pas été vus.

Une rafale d'obus les encadre tout à coup. Ils disparaissent dans la fumée et les terres projetées autour d'eux.

Les gazons accusés coupés avec symétrie et science! les sacs remplis de terre, les piquets fichés dans le sol, sont arrachés, déchiquetés, lancés au ciel et les éclats de fonte tournoient dans l'air en vrombissant comme des mouches. Par chance aucun d'eux n'est touché. Pliés en deux ils se dérobent à la pluie mortelle, se jettent à nouveau dans les trous d'obus, les boyaux qu'ils rencontrent, disparaissent aplatis sur le sol, les tempes et le cœur battant.

Emile a suivi Michel.

Ils courent de toutes leurs forces. Derrière eux, les obus s'acharment à l'endroit qu'ils viennent de quitter. Un projectile éclatant plus près les arrache du sol et les rejette dans une haie d'épines.

Michel se dégage, mais Emile est resté couché.

Ses yeux ouverts et sa bouche crispée ont gardé l'expression d'une angoisse infinie.

Il n'a pas pâli. Il n'a pas dit un mot. Michel se penche vers lui. Il l'appelle. Rapidement il le déshabille et le fouille. Dans le flanc droit un rien, une piqûre, une tache de sang qui, à peine a souillé la chemise et la vie s'en est allée par là comme un souffle.

Les mains faiblement s'agitent encore.

Un peu de salive a mouillé les lèvres. Michel est là tout seul. Il s'est glissé derrière le cadavre et maintenant la tête d'Emile repose sur son épaule. Il n'imagine pas ce qui vient d'arriver. Il n'a pas la force de crier ni de s'enfuir. Les obus continuent de s'abattre à quelques mètres de là. Ils s'accrochent à ce travail ébauché, à cette tranchée à peine élevée au-dessus du sol. Ils l'éventrent la terre avec frénésie, retournant la terre comme une charrue fait d'un champ. Michel sent le corps qui se refroidit dans ses mains. Cette sensation lui procure un malaise indéfinissable. Il s'épouvante aussi de ces yeux ouverts et si tristes qui regardent devant eux la campagne unie.

Alors il se souvient d'un geste observé jadis lorsqu'il avait vu mourir pour la première fois.

Doucement, il abaisse sur les yeux sans clarte la paupière molle qui ne palpitara plus.

Marguerite a compté les heures. Des autos font tourner la poussière de la route. Elle entend tourner les grandes ailes du moulin. En quelques jours de soleil, les salades et les radis du potager ont bien grandi. A l'autre côté du chemin, les blés poussés comme des herbes ont rempli la plaine. Marguerite a regardé la route mais elle est déserte encore à cette heure où les soldats n'ont pas le droit de sortir. Puis elle distingue quelqu'un qui s'avance, une silhouette qui grandit et qu'elle reconnaît. Son cœur bat plus vite. Pourtant ce n'est ^{point} pas lui qui vient là, cette petite chose claire et baignée de soleil qui marche entre les bouleaux. Michel a très bien aperçu la jeune fille debout sur le seuil de l'estaminet. Ses résolutions en sont tout-à-coup tombées. Il a ralenti sa marche et il siffle entre les dents une chanson banale. Il se demande s'il ne va pas fuir. Mais il est trop tard. Marguerite a dû l'observer et il vaut mieux en finir en une fois. Il ne sait pas encore comment il va s'y prendre mais il ne dira pas la vérité tout de suite. Tandis qu'il médite son discours, Marguerite s'inquiète. Elle a deviné aux hésitations de sa marche qu'il a des nouvelles à lui dire. Elle ne songe pas à la mort. Elle craint surtout n'être plus aimée. Elle demande: "Emile"? Le soldat n'a pas répondu. Il l'a entraînée à l'intérieur du café, dans cette salle encore vide où chaque soir il s'asseyait avec Emile. Il lui semble que tout y est changé et sa douleur renaît tout à coup. Il s'explique avec des mots malhabiles qui égarent la pensée et l'affolent. Marguerite comprend tout d'abord que son amoureux est malade et que c'est grave comme a dit le médecin. Elle regarde par la porte ouverte la poussière du chemin qui tourne dans du soleil. Elle n'imagine pas que son ami puisse mourir. Elle pense que la jeunesse a des ressources de vie infinies et la lumière du jour reconforte en elle ce désir.

Michel la contemple et sur son visage il voit s'allumer l'espérance qu'il redoute et qu'il doit tuer.

Il dit: "Ne soyez pas si confiante". Alors Marguerite le regardant et ses yeux le forcent à baisser la tête. Elle s'assied près de lui et maintenant elle écoute le récit de Michel, si simple, mon Dieu, si simple qu'on ne croirait pas à l'entendre qu'il tue une autre vie dans le coeur de cette enfant. Elle est un peu pâle. D'un geste elle remonte sa coiffure tombée sur le front. Elle se lève et va jusqu'à la porte. Elle ne dit pas un mot. Elle déchire entre ses mains une pochette de soie mauve puis revient à l'intérieur et s'affale sur une chaise. Elle ne peut pas pleurer. Il lui semble qu'une main l'a saisie à la gorge et qu'elle va tomber dans un râle. Michel s'effraye d'une pareille souffrance. Muette et farouche il la voit grandir. Les mots qu'il pourrait trouver lui paraissent si misérables qu'il les garde en lui. Seulement il se lève et va fermer la porte. L'ombre du crépuscule a peu à peu envahi la salle. Marguerite alors peut pleurer sans honte. On l'entend tout doucement se plaindre et ses larmes font dans le silence une mélodie imminemment triste

Maintenant la voici couchée sur son petit lit et comme au temps où elle était fillette elle regarde le soleil jouer sur la tapisserie. Elle a l'impression d'une longue nuit passée dans un mauvais rêve. Dans sa tête vide sa pensée ne recommence pas tout de suite à battre. Auprès d'elle sa mère est assise. Alors elle se souvient et sa souffrance renaît. Il lui semble qu'elle ne pourra plus vivre. Elle sent palpiter sur ses lèvres un invisible baiser, celui qui la fiança au temps des premières aubépines. Elle sent ainsi combien profonde est la blessure que l'amour lui a faite. Elle n'embrassera plus jamais comme elle avait embrassé ce soir là. Son âme de jeune fille elle l'a donnée en même temps que ses lèvres. Elle est femme à présent. La douleur l'a vieillie et menée sur ces routes de misère où court l'existence.

Qu'a-t-elle à revoir encore? Elle parle d'une petite voix chagrine que les sanglots ont enrouée. Ses yeux n'osent s'arrêter sur le visage de sa mère. Elle dit comment l'amour s'empara d'elle pour un garçon de Wallonie aux prunelles sombres, leurs paroles dans le sor descendu, le verre d'anisette blonde et ce baiser de la

prairie dont elle rougissait encore. Emile ce soir là lui avait parlé de mariage et d'amour. Comme elle se souvenait! Tant de chers moments ranimés dans sa mémoire activaient sa parole et de grosses larmes roulaient sur ses joues.

Alors la mère conçut que sa fille avait gardé la pureté de son cœur. Comme autrefois lorsqu'un mauvais songe avait apeuré son enfant elle tenta d'apaiser sa douleur. Elle se souvenait bien du jeune homme! Certes il ne lui déplaisait point! Elle le revoyait assis sous la lampe, abattant les cartes, silencieux et grave. Alors elle se demanda quelle serait la souffrance de la mère! là-bas, dans ce pays wallon qui lui semblait perdu à l'autre côté de la Patrie. Emue au profond de son être qui lui aussi a donné la vie, elle s'en explique à sa fille. Qu'est-ce que sa douleur d'enfant à côté d'un désespoir maternel? Alors il lui vient une pensée. Elles iraient ensemble au village et feraient chanter une messe pour le repos d'Emile. Même, elles pourraient communier à cette intention, afin que, blanche et pardonnée, l'âme du jeune homme prenne place au paradis, à côté des anges. Sa foi naïve afflige ainsi sa douleur et Marguerite la remercie de compatir à ses chagrins.

La tête de la jeune fille repose à présent sur l'oreiller parmi les tresses déroulées. Elle suit dans sa pensée de chères images venues du passé. Elle imagine bien loin, dans un pays de ravines et d'eaux courantes, parmi l'ombre des bois, d'humbles villages aux toitures d'ardoise. Des champs de tabac en font le tour et des haies de framboises parfumées en bordent les sentiers. Là, peut-être elle eut vécu si heureuse! Elle se souvient alors que la maman d'Emile attend là-bas depuis deux années, et qu'elle ne le verra point revenir, ce grand garçon qui faisait sa fierté.

Comme elle devait l'aimer! Et Marguerite s'inquiète tout-à-coup! Qu'est-ce qui va lui rester de son fils, lui parler de sa pensée dernière, de sa vie et de sa mort?

Elle se souvient de la bague qu'Emile lui a donnée. Mais non! Ce n'est pas possible! Cette humble relique, image et témoin de ses amours, elle prétend la garder. Toutefois cette idée l'obsède. A quoi bon? Ne conserve-t-elle pas sur les lèvres et dans son cœur la trace ineffaçable de son rêve? Qui sait? Peut-être la maman mourra-t-elle de cet abandon total qu'elle ne comprendra point! Elle hésite. C'est encore un enfant et les résolutions graves sollicitent pour la première fois sa pensée.

Eh! bien, oui! Elle ira. Poupehan c'est au fond des Ardennes. On lui expliquera le voyage. Elle verra sa mère et lui remettant la bague elle aura la force de dire: "Emile me l'a donnée pour que je vous la porte" et personne ne connaîtra la douleur de son sacrifice.

LOUIS BOUMAL.

Tranchées. Noordschote 19 septembre 1916.